

LECOMPTE-BOINET JACQUES, *Mémoires d'un chef de la Résistance. Zone Nord, Alger, Londres, Paris*, éd. établie par Bruno Leroux, Paris, Éd. du Félin, 2021, 1248 p., 39 €.

Jacques Lecompte-Boinet était le chef de Ceux de la Résistance (CDLR) et l'un des 16 membres du Conseil national de la Résistance (CNR). Ses *Mémoires* sont édités par Bruno Leroux, l'un des meilleurs historiens de la Résistance, au prix d'un travail considérable de repérage des identités et d'éclairage des contextes. Sa postface dégage magistralement les apports du texte mais ne dispense pas de le lire.

C'est d'abord un témoignage exceptionnel sur le quotidien d'un chef de mouvement. Il se lit comme un roman policier, car il raconte sa vie en insécurité permanente avec humour et modestie, sans dramatiser. Ses contacts et ses amis tombent les uns après les autres. Il va de rendez-vous en rendez-vous d'un bout de Paris à l'autre, de café en jardin public, échappant de justesse plusieurs fois à la Gestapo. Censé travailler à Sèvres, il s'y rend tous les jours depuis Paris. La police, qui a son signalement, l'attend à Saint-Lazare mais à l'arrivée des trains de Saint-Germain... Il passe dans la clandestinité quand il apprend qu'elle connaît son adresse, en août 1943.

Jacques Lecompte-Boinet revendique, dans la Résistance, une place pour la bourgeoisie. Il a épousé une fille du général Mangin, qui résiste elle-même bien qu'ils aient quatre enfants et bientôt cinq. Anne, leur fille aînée (12 ans), sait qu'il risque la prison (p. 208). Les deux fils de Mangin résistent (l'un d'eux sera gazé), et son autre fille est mariée au général Brosset, un gaulliste de la

première heure. Le patriotisme n'était pas un vain mot pour cette famille bourgeoise.

Le texte édité par Bruno Leroux illustre les difficultés à créer un mouvement de résistance et l'importance du lien avec Londres pour obtenir financement et parachutages. Pouvoir se dire en liaison avec Londres et Charles de Gaulle était surtout un atout capital pour fédérer des équipes de résistants. Il fallait trouver des contacts fiables, organiser un réseau de boîtes aux lettres, de planques, de courriers, arbitrer des conflits de pouvoir, confier les responsabilités à des résistants capables de les exercer et les remplacer quand ils tombaient. Au fil de son parcours, à Paris et dans les deux zones depuis la fin de 1941, puis à Londres et à Alger à l'automne de 1943, puis de nouveau à Londres, et à son retour en France en février 1944, Lecompte rencontre pratiquement toutes les figures de la résistance, dont l'index de son journal est une sorte d'annuaire.

Il fait voir le « fossé moral » (p. 144) qui sépare zone occupée et zone libre. La Gestapo est autrement dangereuse que la police de Vichy et les mouvements de zone occupée (ZO) crient misère quand ceux de zone non occupée (ZNO) bénéficient de financements. « Tout leur est facile ! », écrit-il (p. 169). Mais il y a plus grave : n'ayant pas le même adversaire, ils n'ont pas la même conception de la Résistance. Claude Bourdet, qu'il rencontre en juillet 1942 à Lyon, le choque profondément en lui parlant des postes qu'ils pourraient tenir à la Libération (p. 144) ; à Manhès qui l'interroge sur sa tendance politique, il répond : « Nous sommes anti-Allemands, un point c'est tout » (p. 213).

Ce refus de la politique, qui le classe à droite et le mettra en porte-à-faux quand les deux zones se rapprocheront, ne tient pas qu'à son milieu social. Beaucoup de résistants vivent mal que les partis politiques siègent au CNR. Lecompte n'est pas antiparlementaire, mais il se sent étranger au monde politique dont il fait l'expérience à l'Assemblée consultative provisoire d'Alger. Il en admet la nécessité, mais c'est un monde dur, fait de gens « avides de postes et de fauteuils » qui ne s'intéressent pas à ce que font les résistants. « Comme ils sont loin, et combien j'ai hâte de repartir ! » (p. 523).

---

Pourtant, la préparation de la Libération et le souci de ne pas laisser le champ libre aux communistes l'amènent en 1944 à faire beaucoup de politique. Il souligne le rôle du Comité central des mouvements de résistance, plus que du CNR. Il prépare l'administration de la France libérée, la liste des futurs commissaires de la République et préfets, la prise de pouvoir dans les ministères et le choix des responsables provisoires. Il sera ainsi désigné pour prendre le ministère des Travaux publics et des Transports, ce qu'il trouve « finalement bien amusant » (p. 1057).

Il paie pourtant d'avoir résisté d'une certaine marginalisation dans la bourgeoisie qu'il retrouve après la guerre, comme diplomate : ses collègues sont des pétainistes. « Je mesure à quel point si je suis réactionnaire à côté des hommes politiques que je vois tous les jours, je puis être un révolutionnaire devant ces hommes du monde que je retrouve inchangés » (p. 1079).

On ne peut que remercier Bruno Leroux dont la connaissance intime de la Résistance et le travail de bénédictin nous valent un témoignage d'un tel intérêt.

*Antoine Prost*